

Rosalie Lavoie, Judy Quinn, Myriam Bouchard

Marie-Michèle Giguère

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2013). Compte rendu de [Rosalie Lavoie, Judy Quinn, Myriam Bouchard]. *Lettres québécoises*, (149), 22–23.

☆☆½

ROSALIE LAVOIE

Le sang du cerf

Montréal, Leméac, 2012, 120 p., 12,95 \$.

Huis clos avec un cadavre

Immersion terrifiante dans les pensées d'un meurtrier portée par une plume pure, crue et précise. Une lecture difficile et obsessionnelle.

Et à la fin de tout, c'est de mon nom dont on se souviendra.
(p. 111)

« Vous êtes allongé sur le lit à côté d'un corps inerte. » Dès les premières lignes, le lecteur découvre un narrateur omniscient, qui s'adresse à « vous ». Et rapidement, l'identité de ce vous se précise : il est professeur de littérature et auteur. Il accumule les aventures avec ses étudiantes, baise la même femme mariée depuis des années. Il est imbu de lui-même, arrogant, cruel. Une nuit, il se donne une occasion d'écrire un livre qui lui procurera un prestige certain : il tue Hannah, sa plus récente fréquentation, cette femme chétive et effacée qui « appelle le meurtrier ».

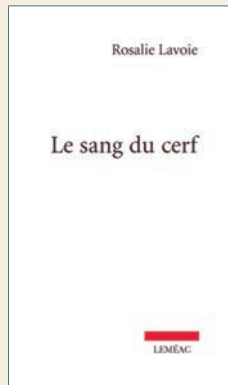
Et la centaine de pages qui constituent ce roman macabre et brillant sera faite d'allers-retours entre la description froide du narrateur et la plume glaciale du meurtrier inspiré.

Puisque « toute écriture naît par le crime », l'assassin demeure longtemps dans son lit, à côté du corps qui refroidit, comme en « état d'immersion ». Il écrit, relate les événements qui ont fait naître sa fascination pour cette musicienne « empoisonnée par la solitude » et trop maigre. Sans « aucune honte, aucun remords », il s'adresse au cadavre, lui explique qu'« avec la mort il lui offre la renommée », lui rappelant qu'elle lui avait déjà dit « Tu finiras par me tuer ». Longtemps, il sera incapable de se départir du corps, malgré sa puanteur, parce que sa présence lui permet de noircir les pages. Pourtant, au fil des heures, l'écriture devient plus ardue, résiste. Et le premier narrateur d'adresser au tueur le constat suivant : « Vous savez maintenant que ce ne sera pas un grand livre, mais Hannah mérite-t-elle un grand livre ? »

La littérature au cœur du meurtre

Portrait de la violence froide, *Le sang du cerf* parle aussi de littérature : le meurtrier est attentif aux mécanismes de l'inspiration qui fluctuent en lui depuis la mort d'Hannah. Les mots en appellent d'autres, il est hypnotisé par sa propre écriture par moments, mais parvient aussi à jeter un regard critique sur sa production. Ce huis clos avec un cadavre est prolifique, sert sa démarche d'écrivain, et c'est ce qui importe à ses yeux. Parfois, au détour d'une tirade, un titre de livre, une référence — *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, L'Aveuglement* — sans fioritures ni trompettes, rappellent sa passion des mots.

Il y avait plusieurs paris périlleux à l'écriture d'un tel roman, mais celui-ci est soutenu par une maîtrise réelle de la langue et des procédés narratifs qui lui fait éviter les écueils. Les phrases sont tantôt brèves et incisives ; tantôt interminables et obsessionnelles. On ne peut qu'acquiescer avec horreur au constat du meurtrier : ce crime gratuit suscite effecti-



ROSALIE LAVOIE

vement chez lui une prose intéressante. *Le sang du cerf*, une lecture éprouvante ; la découverte d'une voix d'écrivain puissante. À lire d'un seul souffle, un soir où l'on se sait en mesure de survivre à l'horreur.

☆☆½

JUDY QUINN

Hunter s'est laissé couler

Montréal, L'Hexagone, 2012, 150 p., 24,95 \$.

La mort de près

Ambitieux roman de guerre, *Hunter s'est laissé couler* raconte une traversée de l'Atlantique dont personne ne sortira indemne.

En bas nous étions la plèbe du Cowichan, nous travaillions deux fois plus que les autres, nous recevions les ordres de tout le monde, nous étions le tampon de la colère de tout un navire, une vraie lutte pour la survie, j'ai alors compris que je serais le genre de soldat qui ne pourrait jamais faire son possible. (p. 102)

Apprendre à fréquenter la mort sur le pont d'un navire, c'est bien de cela qu'il est question dans ce premier roman d'une impressionnante force évocatrice. Sur le *Cowichan*, le quotidien est lourd pour Hunter et ses compagnons. Les lieux sont si peuplés que même le commandant n'a pas sa propre cabine. Le manque d'espace, la sensation d'étouffement s'imposent dès la première partie du roman qui nous fait découvrir le journal d'un déserteur confiné à faire le voyage dans les tuyaux. Mais même lorsque le récit nous emmène sur le pont, l'exiguïté se fait toujours sentir.

Les jeunes marins voulaient « vivre des aventures », mais « le principal défi, l'unique défi » a été pour eux « de vivre sur ce navire, de supporter la vie quotidienne ». Une chute, un accident sont si vite arrivés. Alors on jette les corps par-dessus bord après une petite cérémonie, pour autant que les hommes meurent un par un. Car, lorsque c'est sous les tirs de l'ennemi que tombent les hommes, les défunts n'ont pas droit à tant d'égards. Affronter la mer, en 1943, pour ces marins, c'était aussi affronter la mort. C'est qu'elle « vous transforme de l'intérieur, la mer dépose en vous le germe de la mort, elle vous apprête pour ensuite vous avaler ».



HUNTER S'EST LAISSÉ COULER

Judy Quinn

Prix
Robert-Cliche
DU PREMIER ROMAN
2012

JUDY QUINN

Dans ce roman aux voix multiples, on tente de retracer la vie de Hunter. Sa petite-fille cherche à faire la lumière sur lui ; son vieil ami Victor, maintenant octogénaire, relate du mieux qu'il le peut ses souvenirs. La lecture est parfois exigeante, car « les événements ne s'enchaînent pas, ils sont des points isolés qu'on relie désespérément par des traits pour créer des

formes ». Bien plus que l'histoire d'une vie, c'est cette époque de fin du monde qui est révélée. Sous la plume du déserteur comme dans les souvenirs de Victor, on ressent la lourdeur du ciel, l'incertitude constante et l'idée des sous-marins allemands qui guettent.

Une voix puissante

Judy Quinn, auteure de trois recueils de poésie publiés au Noroit, s'est lancée de plain-pied dans le roman avec une œuvre dense, complexe, riche. Elle propose une intrigue virile et suintante qui exige beaucoup d'attention tant la structure peut être complexe. Pourtant, malgré l'exigence inhérente à ce récit à plusieurs voix, il émerge de ce roman une nausée face à la guerre d'une magnifique puissance littéraire. Le lecteur sera lui aussi choqué par « la facilité avec laquelle la mort » s'empare des hommes.



MYRIAM BOUCHARD

First Class

Montréal, Sémaphore, 2012, 154 p., 19,95 \$.

Mille après mille

Un premier roman sous forme de récit de voyage dans lequel on découvre l'Inde à travers le regard curieux et sans complaisance d'une jeune femme de 25 ans.

À force d'être seule de mon clan pour affronter un monde loin d'être toujours accueillant, j'avais perdu l'œil enfantin et fasciné avec lequel je voyais l'Inde au départ. (p. 31)

Mariel s'envole pour l'Inde à la recherche d'un gourou, d'un baume pour son mal-être. De ville en ville, elle sillonne ce pays qui la fascine et la bouscule. La pauvreté extrême, la spiritualité



MYRIAM BOUCHARD



des gens, la densité de la population, ces découvertes l'ébranlent et remuent en elle de grandes choses. Voyageant en solitaire, elle se débrouille bien mais elle découvre souvent sans plaisir réel les lieux à la fois enchanteurs et nauséabonds auxquels elle a si longtemps rêvé. Elle avait pourtant gagné ce pays mue par

de grandes aspirations : « Je rêvais de rencontrer dans les profondeurs de l'Inde ce gourou aux qualités divines, ce maître qui, voyant au-delà du manifeste, allait me faire affronter mes quatre vérités et m'enseigner le détachement. » Elle déchanté parfois et éprouve alors « une douleur jouissive à retrouver [s]on mal de vivre adoré et [s]a solitude chérie ».

Par chance, elle le rencontrera enfin, son gourou, en la personne de Guruji, un beau septuagénaire à la barbe blanche, mais elle deviendra son amie plutôt que sa disciple. Et de cette surprenante complicité naîtront bien des péripéties, quelques constats salvateurs, un événement gravissime et, sans doute au bout de tout cela, un peu de cette sagesse si longtemps espérée. Car cette amitié entre un homme saint et une voyageuse surprend, dérange. Si, au cours d'un voyage dans un grand festival hindou, certains s'imagineront qu'elle est elle-même une sainte et se prosterneront devant elle, d'autres, comme Nasik, un disciple de Guruji rencontré à Rishikesh, ne verront pas d'un si bon œil cette relation singulière.

Récit de voyage

Plus qu'une incursion dans l'âme des personnages, *First Class* est avant tout un récit de voyage, chronologique et très descriptif. On y apprend une panoplie de petites coutumes, plusieurs préceptes religieux, la géographie d'un pays. On croit aux dialogues, vraisemblables mélanges d'anglais rudimentaire et de vocabulaire hindi. L'auteure s'est inspirée d'expériences vécues pour construire son histoire et le résultat est probant : on se croit en Inde, on ressent la fatigue et le dépaysement.

Quelque chose agace pourtant. La détresse de Mariel est souvent nommée, mais on n'y plonge jamais. Rien pour comprendre l'origine de ce mal-être générique, le préciser ou se laisser émouvoir par lui. On aurait souhaité que de la multitude de rencontres, de trajets de bus ou de trains — mais aussi de la part de drame — s'éleve quelque chose de plus grand qu'« une série d'expériences fort exotiques » qui permettent au personnage de « [s]e découvrir et de [s]e renforcer ». De cette plume inspirée, on attendait un peu plus. C'est pourquoi on ouvrira le prochain roman avec, à l'instar de Mariel, de grandes attentes.